

Zeitschrift:	Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	18 (1930)
Heft:	77
Artikel:	Etude critique : le tome troisième de l'histoire de l'Église réformée du Pays de Vaud de Henri Vuilleumier
Autor:	Lasserre, David
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-380190

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉTUDE CRITIQUE

LE TOME TROISIÈME DE L' *HISTOIRE DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DU PAYS DE VAUD* DE HENRI VUILLEUMIER

Il me souvient de cours d'histoire, lus ou entendus, peu importe, où la matière, préalablement divisée en périodes distinctes, était répartie ensuite selon un plan immuable, de sorte que l'on retrouvait, période après période, les mêmes divisions et subdivisions, comme dans une grande maison locative on retrouve d'étage en étage les chambres distribuées d'une façon constamment uniforme. Et cela présente certes des avantages, non seulement pour l'auteur mais aussi pour le lecteur qui sait d'avance où il trouvera le renseignement dont il a besoin, sous quelle rubrique on parlera de chaque fait, peut-être aussi quels chapitres seront intéressants et lesquels ne le seront pas.

Rien de pareil dans l'œuvre de Vuilleumier. Sans s'en expliquer, et on serait même tenté de dire sans s'en apercevoir, tant cela paraît naturel à son tempérament de narrateur, il adopte pour chaque période un cadre tout à fait original qui inspire d'emblée au lecteur le sentiment que les temps ont changé et que les esprits sont orientés autrement que par le passé. Il y a certes quelque inconvénient à cette diversité de plans, qui déconcerte le chercheur ; et il faudra, pour obvier à la chose, que l'index final soit particulièrement complet. Mais tout ce que le lecteur érudit y perd, le lecteur tout court, celui qui lit cet ouvrage pour mieux comprendre l'évolution de l'Eglise et de la piété dans le Pays de Vaud, le gagne au centuple : non seulement l'exposé y prend quelque chose d'imprévu, de libre, où l'érudition, si sûre et considérable soit-elle, s'incorpore si bien à la vie que le livre de science se transforme en une narration toujours agréable à suivre, à quoi le style de l'auteur contribue naturellement pour une grande part ; mais en outre, parce que de période en période le récit suit un autre chemin afin de tenir compte du déplacement des centres d'intérêt, ou, si l'on préfère, des changements de relief dont la marche des temps est la cause inévitable, l'impression générale qui s'impose à l'esprit et y demeure est celle du caractère *sui generis*

de cette époque ; or c'est bien là une qualité de premier ordre dans une œuvre historique.

La période précédente, dont il suffit, pour en marquer le caractère, de rappeler qu'elle nous était présentée sous le nom d'*Orthodoxie confessionnelle*, nous avait montré la consolidation de l'action morale et ecclésiastique de la Réforme, allant même parfois jusqu'à la pétrification ; l'Eglise vaudoise, dans ses institutions et ses formes, dans sa vie spirituelle et sa doctrine, avait pris quelque chose de stable et même d'immuable, et l'on était en droit de se demander comment l'historien, après en avoir étudié d'une façon minutieuse l'élaboration et la fixation, pourrait tirer de ses destinées dans le demi-siècle suivant la matière d'un nouvel exposé : ni le culte, ni la discipline, ni l'enseignement, ni l'organisation ne s'y prêtaient en effet, puisque l'esprit de l'époque était de conservation, donc d'immobilité. Et pourtant les sept cents pages du volume dont nous parlons ici, qui ne portent bien que sur le dernier quart du dix-septième et le premier du dix-huitième siècle, ne donnent pas un instant l'impression d'une redite ou d'un délayage. C'est que l'auteur, pour parler de cette période, s'est placé à un tout nouveau point de vue, sauf naturellement dans le chapitre consacré aux contre-coups des persécutions subies par les coreligionnaires du dehors, chapitre que les circonstances imposent à chaque période et qui prend, dans celle que traite ce volume, une gravité particulière puisque c'est l'époque de la révocation de l'Edit de Nantes et des persécutions des Vaudois du Piémont. Comme c'est par ce chapitre que s'ouvre le volume, disons-en rapidement quelques mots.

Sous ce titre général : *le Refuge*, l'auteur aborde successivement les destinées :

1^o des Eglises du Pays de Gex (p. 9-35) dont le récent rattachement à la France fournit à Louis XIV et à son conseil privé un prétexte pour le traiter à part, c'est-à-dire en l'espèce pour y rendre plus tôt que partout ailleurs l'exercice du culte réformé de plus en plus difficile. C'est dès 1668 en effet que les mesures restrictives, les suppressions de lieux de culte, d'écoles protestantes, etc... y commencèrent. Il en résulta une émigration de plusieurs milliers de Gessois protestants, dont le plus grand nombre semblent s'être établis chez leurs voisins vaudois ;

2^o des Eglises des Vallées vaudoises du Piémont (p. 35-47 et 125-147), depuis les vexations de Charles-Emmanuel et les persécutions de Charlotte de Bourbon et de son très obéissant fils Charles-Emmanuel II, jusqu'aux massacres et expulsions en masse de 1686, à la « Glorieuse Rentrée » dirigée par Arnaud et à l'apaisement final dû à la rupture du duc avec Louis XIV ;

3^o d'anciens collaborateurs de Cromwell fuyant les représailles des Stuarts restaurés — l'un d'entre eux fut même assassiné en plein Lausanne par les séides de Charles II —, et de pasteurs réformés de Hongrie recueillis en

Suisse après plusieurs mois passés sur les galères napolitaines (p. 47-62) ; 4^o et surtout, des protestants de France avant et après la Révocation (p. 62-125 et 147-183).

Ce qui importe dans ce chapitre, et ce qui en fait l'intérêt, ce n'est pas tout ce qui s'est passé hors de notre pays et que Vuilleumier résume d'après des ouvrages connus, mais c'est tout ce qu'il raconte des interventions réitérées des gouvernements cantonaux protestants auprès des souverains de Savoie et de France, puis des collectes organisées en faveur des persécutés, enfin de l'accueil fait aux réfugiés ; sur le Grand Refuge, en particulier, celui qui résulta de la Révocation, on trouvera ici le tableau général qui manquait encore. Ce n'est pas que Vuilleumier ait donné tous les détails que notre curiosité pourrait souhaiter, mais qui sont sans grande importance pour l'histoire vaudoise : sur les localités ou les régions qui furent le plus colonisées, si j'ose dire, par les réfugiés, sur les noms de ceux qui s'établirent définitivement dans notre canton et y prirent peu à peu le droit de bourgeoisie ; on n'en trouvera que des indications fortuites ; en revanche tout ce qu'il a pu trouver sur le nombre des réfugiés, sur les secours qui leur furent donnés, sur la collaboration enthousiaste des Vaudois de Vaud à la Glorieuse Rentrée, sur l'action intellectuelle, sociale, morale des réfugiés sur leur nouveau milieu, il s'en est servi ; à côté de faits déjà connus on trouvera donc de nombreux renseignements intéressants ; impossible naturellement de les énumérer ici. J'aimerais toutefois relever un aspect de cette entr'aide confessionnelle qui, en un temps d'entr'aide internationale active, en montrera bien les antécédents chez nous.

On sait qu'en 1686, après le départ des premiers grands convois pour le Brandebourg, environ quarante-neuf mille réfugiés séjournaient encore dans la Suisse romande. Or la moitié au moins de ces fugitifs étaient dans le dénuement ; et s'il en partait constamment pour les pays du Nord — les gouvernements cantonaux veillaient du reste à ce qu'ils fussent munis pour ce voyage du viatique nécessaire — il en arrivait aussi constamment soit de France soit du Piémont. Un compte général des dépenses officielles faites pour les seuls réfugiés de France par les cantons évangéliques (Genève et Neuchâtel n'y sont pas compris, par conséquent) les évalue en 1699 à plus de deux cent cinquante mille florins, ce qui équivaut de nos jours à environ quatre millions de francs ; et il faudrait ajouter à ce chiffre le produit des collectes locales, qui furent fréquentes et productives, et surtout tout ce que la bienfaisance privée a fait pour ces malheureux. A remarquer encore, outre ces chiffres, le soin avec lequel les gouvernements protestants, celui de Berne surtout, le plus directement atteint par cette formidable émigration, organisèrent les secours de façon à faire face constamment aussi bien au dénuement des immigrés déjà établis qu'aux brusques surcroûts de charges causés par de nouveaux afflux. L'attitude du gouvernement bernois semble avoir recueilli toutes les approbations et suscité une gratitude unanime, et il n'est pas mauvais de souligner le fait qu'à un certain moment c'est de

Berne que vint aux Vaudois l'exhortation à ne pas se lasser d'entourer d'affection et de bonté les réfugiés et à ne leur causer aucun chagrin. Vaud, où séjournaient fatalement le plus grand nombre de ces émigrés, vit en tout cas alors ce que signifiait la solidarité de la Suisse protestante, car ce fut grâce aux collectes faites dans toutes les parties de celle-ci, aux Grisons comme à Appenzell, que des subsides réguliers purent être versés quotidiennement à ces milliers d'hôtes dénués de tout, grâce à l'intermédiaire de la Chambre des exilés créée par le gouvernement bernois, et de ses commissaires.

Le second chapitre, qui s'étend à lui seul sur la moitié du volume, porte pour titre *le Piétisme*. C'est dire assez que, si l'on y est renseigné sur diverses manifestations de la vie religieuse du Pays de Vaud, sur la surveillance méticuleuse exercée par les autorités bernoises sur la piété de leurs sujets et incidemment sur l'attitude du clergé et de l'Académie, c'est cependant sous un angle tout à fait nouveau qu'elles y apparaissent ; le fait essentiel ou central, ce n'est plus l'Eglise vaudoise, mais les aspirations spirituelles qui s'y font jour. On n'attend pas de cette analyse qu'elle donne un aperçu même succinct de toutes les manifestations du piétisme vaudois et de ce qui arriva à tous ses représentants : à Lausanne, où il se résume en la personne de Daniel Crespin ; à Vevey, où vécut le principal piétiste de la Suisse romande ; à Yverdon, dans la Broye, à Morges, etc. ; Vuilleumier a voué à la recherche de renseignements sur cette période une si inlassable persévérance que c'est grâce à ses travaux qu'ont été révélés une grande partie des faits contenus dans ce chapitre et que du même coup il en a quasi épuisé la matière ; les détails biographiques qu'il nous donne des diverses figures qui défilent au travers de son récit ne semblent pas pouvoir être encore complétés, à moins de quelque découverte fortuite dans un grenier⁽¹⁾. Sauf sur Magny et le piétisme veveysan qui ont davantage attiré l'attention des érudits à cause de l'influence qu'ils ont pu exercer sur madame de Warens et par elle sur la religiosité de Rousseau, presque toutes ces sources sont manuscrites, et beaucoup n'avaient pas encore été utilisées, du moins par un historien de langue française. Mais outre celle de la richesse parfois même excessive de cette moisson, cette étude suggère quelques remarques générales.

C'est avec une sympathie très souvent exprimée que Vuilleumier parle de ces piétistes et raconte leur carrière, leur pensée, leur caractère ; il est nettement avec eux et contre leurs adversaires, et comme ceux-ci sont le plus souvent des membres du clergé vaudois ou le magistrat bernois, ces deux corps n'apparaissent que sous un jour constamment défavorable, ce qui

(1) Comment expliquer cependant qu'il ne soit fait aucune mention de cet exode de treize piétistes veveysans allant en 1703 chercher à Auvernier un lieu où vivre plus en sécurité, que raconte Wernle dans sa *Geschichte des Protestantismus im XVIII. Jahrhundert* (p. 143) ? D'autant plus qu'une note des éditeurs nous dit que c'est en grande partie par Vuilleumier que l'historien bâlois a été documenté sur le piétisme vaudois.

étonne de la part d'un auteur en général si impartial, ou disons plutôt si désireux de faire comprendre l'attitude des autorités, et de Berne en particulier. En revanche cette sympathie a poussé l'auteur à examiner et exposer les caractères du mouvement piétiste, ses origines obscures, les influences diverses qu'il a subies — mystiques allemands, réfugiés français, illuminés et prophètes, madame Guyon et mademoiselle Bourignon, etc. — les inspirations qu'il a puisées dans la Bible, les diverses tendances qu'il a connues, avec une minutie et une ampleur de vues qui font de cette introduction un morceau capital tant pour le piétisme en général que pour le piétisme vaudois spécialement. Il est vrai qu'on sent dans cette étude que Vuilleumier est tout autant professeur de théologie qu'historien, et qu'il pense autant à éclairer ses auditeurs sur la valeur et sur les dangers du piétisme qu'à les instruire sur son histoire ; on peut du reste supposer que s'il avait publié lui-même ce cours, il l'aurait ici profondément remanié. On permettra à un laïque de signaler quelques-uns de ces jugements qui lui semblent relever davantage de la théologie que de l'histoire.

Est-ce vraiment dans la vie et les écrits des réformateurs qu'il faut chercher le type normatif de la piété protestante, comme l'auteur le dit à plusieurs reprises (p. 223, 231, 232, 327) ? Convient-il de légitimer le prophétisme extatique des Cévenols par le « rôle providentiel » qu'il a eu de sauver dans une certaine mesure la piété des Huguenots aux abois (p. 215), et de lui reprocher d'avoir persisté alors que cette mission n'était plus nécessaire (p. 216) ? Certes il est difficile d'exposer les formes de la vie religieuse sans les apprécier, et on ne peut les apprécier que d'après la piété que l'on estime la plus saine ; il n'en reste pas moins que ces jugements n'auront de portée que pour ceux qui ont les mêmes idées théologiques ou ecclésiastiques que l'auteur. Ainsi encore pour cet effet du piétisme dont Vuilleumier se préoccupe particulièrement, à savoir de détacher les adeptes les plus ardents de l'Eglise officielle, soit qu'ils l'aient quittée ouvertement comme Treytorrens, de Muralt, mademoiselle de Penthaz et d'autres, soit que, tout en lui restant extérieurement fidèles, ils aient cherché ailleurs la satisfaction de leurs besoins religieux les plus profonds (Crespin, Magny, etc.). Notre auteur ne parle qu'avec chagrin de cette tendance à la dissidence bien qu'il mette à la faire comprendre et excuser une réelle largeur d'idées ; et cet *a priori* surprend particulièrement chez un historien aussi fidèle aux réformateurs qu'il se montre par ailleurs. Ainsi cette histoire du piétisme vaudois s'inspire de deux sentiments plus ou moins contradictoires : d'une part une sympathie très vive pour la religion plus intérieure, plus personnelle, plus conséquente aussi des piétistes, et d'autre part une aversion instinctive pour la dissidence vers laquelle s'orientait presque fatalement le piétisme par l'action convergente d'une force interne et de la persécution subie ; du reste cette double attitude semble avoir rendu l'historien d'autant plus désireux de connaître et comprendre l'évolution spirituelle des piétistes, et par conséquent à ne négliger aucun indice recueilli sur eux.

J'ai déjà relevé dans un précédent article la préférence de Vuilleumier pour le récit biographique ; elle se manifeste de nouveau fortement dans ce volume et nous vaut une moisson extraordinairement abondante de renseignements sur une multitude de personnages ayant eu quelque contact direct ou même indirect avec le piétisme vaudois. La sûreté et la richesse de cette information font de ces notices biographiques une source de premier ordre pour ceux qui étudieront ces figures. Il est inévitable que l'importance donnée ainsi aux individus, aux plus modestes comme aux plus considérables, rende plus difficile à l'auteur l'évocation des faits collectifs ; au point que l'on est tout surpris de constater, par l'effort du clergé officiel de réformer le culte dans un sens anti-formaliste, que le mouvement piétiste avait quelque peu agi sur le corps ecclésiastique. Il ne faut pas cependant exagérer la portée de cette observation : sur la formation des conventicules veveysans, sur les relations entre les piétistes vaudois et le mouvement piétiste allemand, par exemple, on trouvera des pages d'un grand intérêt.

Parallèlement au mouvement piétiste, une autre évolution de la pensée religieuse troubla l'Eglise vaudoise et provoqua entre le gouvernement bernois et l'élite intellectuelle du Pays de Vaud un conflit plus grave parce que plus précis ; c'est la nouvelle orientation que prit la théologie à la fin du dix-huitième siècle, tendant à simplifier son armature doctrinale en laissant tomber les éléments les plus contraires à la raison ou les plus étrangers à l'enseignement biblique. Le troisième et dernier chapitre du volume que nous étudions, intitulé *l'Orthodoxie libérale*, est consacré aux manifestations de cet esprit nouveau, et à la lutte menée par Berne contre tous ceux qui s'étaient laissé gagner par lui et qui naturellement se trouvaient surtout parmi les professeurs et les étudiants de l'Académie. Vuilleumier découvre entre le piétisme et cette nouvelle théologie des différences fondamentales et ne reconnaît entre eux qu'une parenté toute d'apparence ; j'avoue que son exposé lui-même ne m'a pas fait sentir l'hétérogénéité foncière de ces deux mouvements, qui sont certes assez distincts pour qu'on les étudie séparément, mais entre lesquels les contacts semblent si fréquents et si profonds qu'on y verrait volontiers deux manifestations, l'une plutôt mystique ou pratique, l'autre plutôt intellectuelle, d'une même évolution des esprits. Du reste, en insérant dans ce chapitre (p. 585-632) l'exposé des tentatives de réforme en matière de culte, d'instruction religieuse, de discipline qui ont abouti aux intéressantes propositions du synode de 1712, effort qui relève plus directement du mouvement piétiste que de la nouvelle théologie, et surtout en présentant comme épilogue à la crise du Consensus (p. 718-740) une analyse approfondie de la personnalité morale de Davel, qu'il avait précédemment rattachée au piétisme (p. 548), l'auteur prouve lui-même qu'il n'est pas possible de dissocier nettement ces deux mouvements.

L'affaire du Consensus a tenu une trop grande place dans l'histoire vaudoise et elle avait été racontée avec trop de détails par l'une de ses victimes,

pour que les cent pages que lui consacre notre auteur contiennent surtout de l'inédit ; cependant il ne s'est nullement contenté de transformer en un récit la collection de documents en quoi consiste essentiellement l'*Histoire des troubles arrivés en Suisse à l'occasion du Consensus* du pasteur Barnaud. Il a enrichi sa documentation de renseignements puisés soit dans les registres des Classes du clergé vaudois, soit dans les documents des Archives de Berne, ce que Barnaud n'avait naturellement pas pu faire. Reconnaissions toutefois que l'autoritarisme rigoureux et presque cruel du magistrat bernois lui est si contraire qu'il n'a pas mis à expliquer cette attitude le même soin qu'à justifier, dans le premier volume, la politique bernoise lors de la réforme du Pays de Vaud. Il est vrai que la tyrannie doctrinale d'un gouvernement qui venait de protester énergiquement auprès du roi de France comme du duc de Savoie en faveur de la minorité confessionnelle de leurs pays paraît si contradictoire qu'on s'explique cette sévérité, même si elle s'exprime parfois d'une façon un peu passionnée. Par la richesse de sa documentation, par sa clarté, par les détails biographiques racontés à propos de chacun de ceux qui furent mêlés à « l'Affaire », cet exposé constitue l'une des parties les plus captivantes de l'œuvre de Vuilleumier. Et sa portée dépasse le domaine de l'histoire ecclésiastique : ce qu'elle nous révèle sur la politique bernoise de plus en plus préoccupée de marquer le droit d'un gouvernement à une subordination inconditionnée de ses sujets — jusqu'à essayer de leur signifier ses volontés dans sa propre langue bien qu'elle leur fût inconnue, ou à leur interdire, comme conclusion du conflit, non seulement d'écrire mais même de parler de cette affaire ; sur les premières manifestations dans la population vaudoise d'un esprit collectif d'opposition ; sur le retentissement de cette crise dans l'Europe protestante entière, au point que les souverains de Prusse et d'Angleterre écrivirent à deux reprises aux autorités bernoises pour les incliner, sans succès du reste, à plus de tolérance ; tout cela est d'un intérêt tout à fait général.

Quant aux pages consacrées à Davel, il n'était pas possible à l'auteur, qui a déjà publié des études approfondies et remarquées sur les origines de sa mission (la belle Inconnue), comme sur les effets réels ou supposés de sa tentative, d'apporter encore des idées nouvelles. Il n'y a donc pas lieu de revenir sur le contenu de ce morceau.

Les cinquante années qui ont fourni la matière de ce volume constituent une étape bien marquée dans l'histoire de l'Eglise vaudoise ; comme dans toute l'Europe protestante on y perçoit une évolution des esprits qui, si sporadiques et circonscrites qu'en soient les manifestations, est tout de même l'indice d'une renaissance et d'un élargissement. L'autorité, sous sa forme ecclésiastique aussi bien que politique, ne jouit plus d'un prestige et d'un droit incontestés sur les consciences et les intelligences ; des laïques osent penser autrement que leurs pasteurs et chercher d'autres sources d'éducation que leurs sermons ; des pasteurs, des professeurs, des étudiants

osent mettre hors du contrôle du magistrat leurs convictions religieuses les plus intimes, et quelques-uns préfèrent perdre leur situation et s'expatrier plutôt que de prêter aux autorités un serment qui engagerait leur conscience au delà de ce qu'ils estiment licite. C'est cette éclosion d'une nouvelle atmosphère morale, et les circonstances, les forces, les influences qui l'ont provoquée et favorisée ou au contraire contrecarrée et combattue, qui font la substance générale de ce volume et lui assurent son intérêt constant.

Sauf le secrétaire communal Magny et le major Davel, cette période est néanmoins aussi pauvre que la précédente en figures éminentes ; ni l'Académie, ni le clergé n'ont d'illustration dans leurs rangs ; c'est à Bâle, Neuchâtel et Genève que la théologie nouvelle a trouvé ses coryphées. Toutefois, il est patent que le clergé et le corps des professeurs sont supérieurs à ceux des précédentes générations. Certes Berne a réduit au silence ses fonctionnaires vaudois parce qu'elle avait le pouvoir et que la notion de l'autorité dominait encore les esprits ; mais dans le heurt entre les deux parties, celle qui n'avait pour elle que sa conscience, sa pensée... et sa plume s'est montrée nettement supérieure et s'est assuré la sympathie et l'estime des spectateurs les plus compétents. Et si le clergé du dix-septième siècle a pu suggérer à Treytorrens l'humiliante description que l'on sait, on a l'impression que, sous l'effet de la renaissance spirituelle dont je parlais, celui du dix-huitième mérite une tout autre appréciation. Mais c'est le quatrième volume qui dira si cette impression, tirée de l'attitude d'une partie du clergé et des étudiants pendant le premier quart de ce siècle, correspond bien à une réelle et durable transformation.

D. LASSEUR.

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE
